



L.A. n°1 Première apparition de Piracci (chapitre 1)

L. Gaudé (1972-)

Le commandant Salvatore Piracci déambulait dans ces ruelles, lentement, en se laissant porter par le mouvement de la foule. Il observait les rangées de poissons disposés sur la glace, yeux morts et ventre ouvert. Son esprit était comme happé par ce spectacle. Il ne pouvait plus les quitter des yeux et ce qui, pour toute autre personne, était une profusion joyeuse de nourriture lui semblait, à lui, une macabre exposition.

Il dut se faire violence pour se soustraire à cette vision. Il continua à suivre, un temps, le flot des badauds, puis il s'arrêta devant la table de son poissonnier habituel et le salua d'un signe de la tête. L'homme, immédiatement, saisit son couteau et coupa une belle tranche d'espadon, sans dire un mot, tant il était habitué aux commandes de son client. C'est là que le commandant sentit pour la première fois sa présence. Quelqu'un le regardait. Il en était certain. Il avait la conviction qu'on l'épiait, que quelqu'un, dans son dos, le fixait avec insistance. Il se retourna d'un coup mais ne vit rien d'autre, dans la foule, que les badauds qui avançaient à petits pas. Il croisa certains regards. Des hommes et des femmes s'étaient tournés vers lui mais ce n'était pas cela. Ceux-là l'observaient parce qu'il s'était retourné brusquement et que la célérité de son geste était étrange dans le mouvement lent de la foule. Le poissonnier, lui-même surpris par le geste de son client, lui lança, en lui tendant sa tranche d'espadon enrobée dans un sac plastique. Alors commandant, on s'est fait caresser par un fantôme? Il dit cela sans rire. Comme une chose possible, et le commandant, ne sachant que répondre, se pressa de payer, pour pouvoir disparaître.

Il marcha encore un peu dans le labyrinthe des rues empuanties, respirant, avec bonheur, l'odeur de la mer qui montait de partout.

Il retrouvait avec joie les bruits du peuple de la rue mais, au cœur de cette foule compacte, sa solitude devenait plus oppressante qu'à l'ordinaire. Il s'était séparé de sa femme quatre ans plus tôt. Elle vivait maintenant à Gênes. Il repensa à elle Et comme à chaque fois, il se demanda ce qu'il se passerait s'il lui prenait l'idée de lui téléphoner. Elle était partie depuis trop longtemps pour qu'il puisse espérer - ou même vouloir- la reconquérir. Non, c'était simplement appeler pour vérifier qu'elle était là. Bien là. Qu'elle avait toujours la même voix. Et qu'elle pouvait encore reconnaître la sienne. Que tout n'avait pas disparu, ou définitivement changé. Oui, décidément, il était seul. Le fils de plus personne. Ni père, ni mari. Un homme de quarante ans qui mène sa vie sans personne pour poser un regard dessus. Il allait persévérer dans l'existence, réussir ou échouer sans que nul ne hurle de joie ou ne pleure avec lui.

Il déambulait dans les rues du marché, ressassant ces idées, lorsque, tout à coup, il eut à nouveau le sentiment qu'on l'observait. Il sentait le poids d'un regard dans son dos. Il en était certain. Il le sentait peser sur ses épaules. Cette fois, il ne se retourna pas. Il réfléchit. Des pickpockets avaient peut-être entrepris de la filer. C'était fréquent dans les ruelles du marché. Si c'était le cas, le mieux était de leur montrer qu'il se savait suivi, et qu'il n'aurait pas pour eux l'avantage de la surprise. Il tourna alors la tête, le plus calmement possible, pour défier la violence si elle se présentait. Il fut saisi d'étonnement.

A quelques mètres de lui, une femme le regardait. Elle était immobile. Le visage sans expression. Ni demande. Ni sourire. Toute entière dans l'attention qu'elle lui portait. Il fut frappé par la volonté qui émanait de cette immobilité et de ce calme. Elle le regardait comme on fixe un point lointain que l'on veut atteindre. Il essaya de sourire mais n'y parvint pas tout à fait. Il ne savait que penser de cette présence. « Voilà que les femmes me regardent, se dit-il. Et moi qui m'imaginais déjà avoir à me battre. » Puis il reprit sa marche et n'y pensa plus.

Il quitta les ruelles engorgées du marché en laissant le soleil scintiller sur les toits et les pavés de Catane. Il quitta les ruelles du marché sans s'apercevoir que la femme, comme une ombre, le suivait.